

LIVRE QUATRIÈME
DU NÉO-STOÏCISME
ET DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER
DU NÉO-STOÏCISME.

§ 1^{er}. — SES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS.

J'ai déjà montré le néant et l'impuissance de la philosophie au milieu des guerres civiles; son discrédit, son impopularité, son absence de sérieux sous les empereurs. L'esprit humain semblait devenu stérile, et, après s'être épuisé à produire les systèmes innombrables de la Grèce, il ne donnait plus le jour à une spéculation nouvelle.

Deux choses demeuraient cependant, qui prenaient le nom de philosophie plutôt qu'elles ne le méritaient : dans la morale, cet esprit romain, logique, consciencieux et grave, mais trop exclusivement pratique pour atteindre les spéculations élevées; dans la théologie, si je puis ici me servir de ce mot, une sorte de religiosité orientale caractérisée par les symboles et les enseignements allégoriques, amie des superstitions, des oracles, des observances mystérieuses, et qui était déjà voisine de la théurgie.

Le stoïcisme, depuis plusieurs générations exclusivement renfermé, nous l'avons dit, dans la théorie des devoirs, s'identifiait volontiers à la première de ces tendances. Son enseignement, aux mains des Caton, des Tubéron, des Favonius, était devenu romain plus que grec. Il avait cette exaltation orgueilleuse et cette sévérité rigide de la vertu romaine; il avait aussi son caractère pratique, son éloignement pour la spéculation, son dédain pour la science. Cette école, qui préférerait à tout l'étude des devoirs, en déduisait les règles avec rigueur, les enseignait sans adoucissement, les imposait sans pitié; c'était, disions-nous, l'école des jurisconsultes : philosophie exigeante et superbe, qui fondait tout sur la puissance de la règle et sur la force de la raison, et qui prétendait que l'homme tirât de son propre fonds sa vertu tout entière.

A d'autres âmes, à des âmes plus faibles peut-être, peut-être aussi plus élevées, à des Grecs ou à des Romains devenus Grecs, le pythagorisme offrait les rêveries de l'Orient. L'enseignement pythagorique n'imposait pas à la nature humaine un aussi lourd fardeau; il lui trouvait plus de secours, il lui permettait plus de consolations. Il ne repoussait pas avec la même rigueur toute spéculation inutile à la conduite de la vie. Plus théologique que le stoïcisme, il rapprochait davantage l'homme de la Divinité; il entretenait plus vivant le sentiment de la vénération religieuse, et, par suite d'une logique moins sévère, il se prêtait de meilleure grâce aux pratiques extérieures du polythéisme. Il abandonnait moins l'homme à lui-même : par le jeûne, par la frugalité de la vie, par les observances religieuses¹, il l'aidait à soutenir sa vertu et à garder l'é-

1. Senec., *de Brevitate vite*, 14; *Ep.* 64, 108.

quilibre de son âme. Plus scientifique que le stoïcisme, il portait volontiers l'âme humaine vers ce que l'étude peut lui donner de consolant. Au lieu d'emprisonner l'intelligence, il lui ouvrait ces espaces infinis que les sciences occultes ont la prétention de lui faire parcourir : il penchait vers la magie ¹; il admettait la philosophie des nombres ²; cet enfantillage de la pensée, par lequel tant de grands esprits se sont laissé séduire; il rêvait les visions et les prodiges, et, en ce siècle superstitieux, quelques âmes plus pures aimaient à trouver là, sous le nom de philosophie, une superstition de plus.

Ces deux écoles, disons mieux, ces deux influences, car il n'y avait pas d'écoles constituées, contenaient les destinées futures de toute la philosophie païenne. Cette intelligence sévère et précise du devoir, telle que l'avaient développée les stoïciens, embellie et adoucie par quelque chose de plus religieux et de plus noble, devait aboutir au stoïcisme d'Épictète et de Marc-Aurèle, glorieuse école non de philosophes, mais de moralistes. Cette théurgie pythagoricienne, élevée, malgré ses puérités superstitieuses, à une puissance toute nouvelle de conception philosophique, devait, au bout de deux ou trois siècles, produire ce néo-platonisme d'Alexandrie, dernière lueur de l'hellénisme et de la philosophie mourante, dernier soutien et dernier apologiste du polythéisme depuis longtemps condamné.

Mais ce travail ne devait s'opérer qu'après de longues années. Dans l'atonie philosophique qui suivit les guerres

1. Le philosophe Arcésilas exilé pour cause de magie, sous Auguste.
2. Sur la philosophie des nombres, V. Porphyre, *in Vita Pythag.*, 32, 53; Plutarq., *de Æ. Delphico*; Gellius, III, 10; Macrobe, *in Somnio Scipion.*, I, 5, 6; Hierocles, *Carmen aureum*; Tennemann, *Hist. de la philosophie*, 4^e période, II, 2, § 4.

civiles de Rome, les traces du pythagorisme et du stoïcisme, comme celles de toute philosophie, sont rares et obscures. Nous allons tâcher de démêler un rayon de lumière au milieu des ténèbres d'un siècle inintelligent, de rechercher le filon inaperçu qui nous mènera jusqu'à une mine plus abondante, de rattacher les uns aux autres des noms sans gloire et d'obscures générations de philosophes, pour montrer dans les docteurs futurs de l'école d'Alexandrie les descendants éloignés des grands maîtres de la Grèce.

Le stoïcisme politique des Tubéron et des Brutus avait été vaincu à Pharsale. César, qui régnait sous le nom de dictateur, offrit le laticlave à un homme que sa naissance appelait à suivre la carrière des honneurs : Quintus Sextius le refusa pour se jeter dans la philosophie ¹. Sextius, dit Sénèque, philosophait avec le cœur d'un Romain, avec le langage d'un Grec. Il ne professait, n'argumentait, ne disputait pas ²; dans ses écrits mêmes, il agissait et il vivait. L'homme le plus sage, disait-il, doit être, comme une armée en marche, toujours prêt à combattre l'ennemi. L'ambition comme l'énergie romaine ne laissait pas que de lui être restée au cœur, et, dans son regret de ces honneurs qu'il avait abandonnés, il fut un moment sur le point de se jeter à la mer ³. Mais la philosophie lui apprenait à vivre. Le pythagorisme lui avait enseigné la frugalité ⁴, et cette pratique pieuse transmise par le maître de

1. Senec., *Ep.* 98.

2. Virum acrem, græcis verbis, romanis moribus philosophantem. (Senec., *Ep.* 59.) Alii instituunt, disputant, cavillantur... vivit, viget, liber est, supra hominem est. (*Ep.* 64.)

3. Plutarq., *Quomodo sentias te proficere.*

4. « Il s'abstenait de la chair des animaux, non pour la même cause que les Pythagoriciens qui croyaient à la métempsychose, mais par crainte d'être cruel, et parce que les aliments végétaux suffisaient. » Senec., *Ep.* 108.

Samos à ses disciples, de se retirer tous les soirs dans le secret de son âme, d'interroger sa conscience, de repasser et de juger toutes les actions et toutes les pensées du jour¹. D'un autre côté, le stoïcisme, (quoique ce mélange de traditions diverses fit contester à Sextius le titre de stoïcien²), le stoïcisme lui enseignait cette orgueilleuse doctrine que Jupiter n'est pas plus puissant que l'homme de bien³. Sextius et son fils, qui philosopha après lui sous le règne d'Auguste, formèrent une école pleine, à son principe, de zèle et de vigueur, mais bientôt éteinte par la lourde et inintelligente influence que répandait le trône des Césars⁴.

1. *De Ira*, III, 36.

2. Magni viri, et, licet negent, Stoici. (*Ep.* 64.) — Il disait, en effet, comme les stoïciens, « que Jupiter n'est pas plus puissant que le sage. » *Ep.* 72.

3. *Ep.* 73.

4. Sextiorum nova et romani roboris secta, cum magno impetu cepisset, inter initia ipsa exstincta est. (Senec., *Natur. quæst.*, VII, 32.) — Un jour, pour prouver que lui aussi, s'il eût voulu, il aurait pu s'enrichir, il fit sur l'huile une spéculation heureuse et rendit ensuite l'argent qu'il avait gagné. — « Iratis, aiebat, profuit aspexisse speculum. » (Senec., *de Ira*, II, 36.)

V. encore, sur les Sextii, Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 28; Sénèque le père, *Contr.*, II, *præf.* Burigny, *Mémoire de l'Académie des inscriptions*, t. XXXI, (1761).

Autres philosophes du temps d'Auguste : Aréus ou Arius, philosophe d'Auguste. (Senec., *ad Marciam*, 4, et Dion, LII, p. 491. V. ci-d. tome III, p. 224.) — Athénodore de Tarse, stoïcien, cité par Strabon; ami de Cicéron (*Attic.*, XVI, 11); histoire d'un fantôme qui lui apparut (Pline, *Ep.* VII, 27); il donne des leçons à Auguste, à Apollonie; son influence sur l'esprit d'Auguste; témoignage que lui rend Mécène (Dion, *ibid.* Julian., *de Cæs.* Zosime, Elie, Senec.); son trait de hardiesse vis-à-vis de l'empereur (Dion, LVI, p. 598); il obtient, dans sa veillesse, la permission de retourner à Tarse (Plutarq.); son rôle politique dans cette ville (Strabon. Dion Chrysost., *in Tars.*); il meurt à 82 ans et est déifié par les Tarsiens (Lucien *Macrobi*). Ses ouvrages : *des Catégories*, contre Aristote; *de la Logique* (Diog. Laert., III); *des Devoirs*, dont Sénèque cite deux passages; *de la Noblesse* (Cic., *Fam.*, III, 7); *du Travail et du Délassement* (Athénée); *de la Divination* (Diog. Laert.); *de la Nature des fautes*, contre les stoïciens; *des Epidémies* (Plutarq.); *les Promenades* (Diog. Laert.); *Histoire de Tarse* (Steph.

Nous lisons cependant que Sotion et Fabianus furent au nombre de ses auditeurs. Fabianus, rhéteur plus que philosophe, écrivit cependant, à ce que l'on rapporte, plus de livres de philosophie que Cicéron. Il nous est représenté comme un homme dont le visage était plein de douceur, l'éloquence simple, élégante, facile, la science étendue, la pensée rapide, concise, élevée; quoique rhéteur, moraliste sérieux, ennemi des vices de son époque, ennemi surtout de son esprit déclamatoire et de sa philosophie théâtrale¹. Sotion² se rattachait au pythagorisme; il le fit aimer à Sénèque encore enfant, il enseignait la métempsychose, et soutenait que rien ne périt dans le monde, mais que tout, au contraire, subit d'éternelles et constantes révolutions, tandis que Fabianus, avec les stoïques, croyait à l'embrasement universel.

Attale le stoïcien nous est mieux connu. Il vit un jour passer les dépouilles d'une ville prise que l'on portait en triomphe. Il trouva le cortège bien court : « Toute cette richesse, dit-il, ne remplit pas une journée; devrait-elle remplir notre vie³? » Ne demandez pas à cette philosophie une logique plus suivie, une spéculation plus haute; elle tenait école, non pas de science, mais de vertu : elle ne professait pas, elle prêchait. Elle prêchait la probité, le

Byzant.). V. Hoffmann, *de Athenodoro Tarsens.* Dissertation de l'abbé Sevin, *Acad. des inscript.*, t. XIII, (1737). Un (autre?) Athénodore était ami de Claude dans sa jeunesse (Suet., *in Claud.*, 4.) Un des livres d'Athénodore était dédié à Octavie, sœur d'Auguste. Plutarq.

Un Q. Septimius tenait école de philosophie sous Auguste. Suet., *de Illustr. grammat.*, 18. Horace, *Ode* II, 6; *Ep.* I, 9.

1. V., sur Papirius Fabianus, Sénèque le père, *Controv.*, *præf.* Sénèque, *de Brev. vitæ*, 10, 14; *Ep.* 11, 40, 52, 58, 100, 101; *Natur. quæst.*, III, 27. Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 15.

2. (An de J.-C. 14. Hieron., *ad Euseb. chronic.*) V., sur Sotion, Eusèbe, *ibid.*; Senec., *Ep.* 49 et 108; Gellius, I, 8. Il était d'Alexandrie et il avait fait un traité de la colère. Eusèbe, Stobée.

3. Senec., *Ep.* 110.

courage, la force, la frugalité, la tempérance à ce siècle lâche, sensuel et fastueux. Elle imposait d'austères observances, l'abstinence de la chair, la dureté de la couche, la renonciation aux délices de la table. Ce n'était pas une raison puissante, c'était une déclamation éloquente et honnête. Les disciples venaient autour de cette chaire; les uns simples curieux, amateurs de rhétorique, qui notaient sur leurs tablettes les beaux mots et les phrases sonores; les autres qui prenaient au sérieux l'homme et la vertu, qui se pressaient autour du maître, l'interrogeaient, sortaient de ces entretiens plus courageux, plus tempérants, plus amis de la pauvreté, et prenaient en pitié le genre humain si inférieur à un seul homme¹. L'orgueil, en effet, était au fond de cette vertu. Le philosophe Attale disait fièrement qu'il était roi, pendant que la police de Séjan, qui spéculait sur les vices et gouvernait par le désordre, inquiète de cette insurrection de la vertu, commençait à soupçonner le philosophe et à manœuvrer autour de lui².

Voilà ce qu'il y avait de philosophie sous Tibère. Je laisse de côté l'influence platonicienne représentée à Alexandrie par le juif Philon qui se sert du platonisme pour expliquer et pour défendre la religion de Moïse : travaux propres au judaïsme, dont Rome pouvait ressentir, mais dont elle n'avouait pas l'influence. Pour Rome et pour le monde, les noms presque inconnus de quelques moralistes épars, un certain mélange de la morale pratique du stoïcisme avec l'esprit d'observance des pythagoriciens, des lambeaux de science et d'une science souvent

1. *Ep.* 77, 108.

2. Sénèque le père, *Suasoria*, II. — V. encore sur Attale, Senec., *Nat. quæst.*, II, 50; *Ep.* 9, 72, 110. — « La mémoire des amis morts, disait-il, est comme un fruit un peu amer, mais qui finit par plaire, ou comme un vin vieux dont le temps finit par ôter l'aigreur. » (*Ep.* 63.)

superstitieuse¹, nul dogme principal, nul ensemble de doctrines : voilà ce que nous présente l'histoire de la philosophie avant le siècle de Néron : voilà quelles traces obscures et rares nous sont restées de tout le labeur de l'esprit humain pendant cinquante ans.

Mais, sous Claude, — la foi chrétienne entre dans Rome. Sous Néron, quelques années après, — le stoïcisme romain se réveille, non pas plus philosophique ni plus savant, mais plus activement moraliste, plus important, plus politique, ressuscitant davantage la grande secte qui avait combattu à Pharsale et à Philippes. César le soupçonne, les centurions le raillent, les délateurs tournent autour de lui; peu lui importe² : « Réveille-toi, crie-t-il à ce siècle de centurions et de délateurs; soulève ta tête encore assoupie par les excès de la veille. As-tu un terme pour ton voyage? as-tu un but pour tes flèches? ou bien vis-tu au hasard, au jour le jour, sans y penser?... Qui sommes-nous? Pour quelle vie venons-nous en ce monde? Quelle règle nous est imposée? Quelle carrière nous est ouverte? L'or que nous recherchons, dans quelle mesure devons-nous le souhaiter? Dans quelle mesure pourra-t-il nous servir? Notre patrie et nos parents, quels droits ont-ils sur nous? Enfin, qu'est-ce que Dieu a voulu faire de chacun de nous et quelle place nous a-t-il donnée dans l'ordre des choses humaines? — Homme, voilà ce que tu dois apprendre³! »

En racontant le règne de Néron, j'ai déjà dit ce que cette école avait été comme parti politique, son alliance

1. Attale avait écrit sur la divination par la foudre. Sénèque écrit d'après lui sur le même sujet. *Nat. quæst.*, II, 50.

2. V. Tacite, *Annal.*, XIV, 16, 57, 59; XVI, 22, 34. Suet., *in Ner.*, 52. Sur le caractère politique et presque séditieux du stoïcisme. Sénèque (*Ep.* 73) cherche à l'en défendre. V. aussi Épictète, *ap. Arrianum*, I, 19; IV, 1, 7 et ailleurs.

3. Perse, III, 58 et s.